

Danse

Festival d'Avignon: «Exit above», mis en scène par Anne Teresa De Keersmaeker, l'éclate avant la tempête

Article réservé aux abonnés

Dans sa dernière création, la metteuse en scène belge Anne Teresa De Keersmaeker rend hommage au légendaire bluesman Robert Johnson, en s'inspirant de «la Tempête» de Shakespeare.



La performance solo de Solal Mariotte, danseur à la culture hip hop, est extraordinaire (Anne Van Aerschot/Festival d'Avignon)

par [Laurent Goumarre](#), envoyé spécial à Avignon

publié le 9 juillet 2023 à 9h49

Au départ, le projet c'était ABBA : après avoir travaillé le minimalisme américain de Steve Reich, le répertoire classique, ou saigné l'album *Joan Baez in Concert Part 2*, Anne Teresa De Keersmaeker a dû se rêver *dancing queen* en projetant de chorégrapheur sur les tubes pop et planétaires des Suédois. Au final c'est le blues, chant du désastre, qui l'emporte, on ne se refait pas, mais un blues 2023 en live sur le plateau de la FabricA à Avignon. Quatre guitares électriques et un ampli annoncent les distorsions et larsen à venir. Au sol, des diagrammes de toute couleur dessinent cercles, spirales

et autres courbes traversées de lignes droites – du déjà-vu pour qui connaît l'abstraction chorégraphique de l'artiste flamande depuis le début des années 80. Tandis que *Exit above, d'après la Tempête*, titre de cette nouvelle création, s'inscrit sur le mur fond de scène.

Les références s'additionnent : le blues hommage au légendaire musicien afro-américain Robert Johnson – guitariste et chanteur cultissime qui a inspiré Bob Dylan, Jimi Hendrix, Clapton ou Brian Jones –, Shakespeare et même une toile de Paul Klee commentée par les mots de Walter Benjamin. On craint le pire, échaudés par la déambulation dansée – exercice inutilement casse-gueule par excellence – que la chorégraphe avait installée au Louvre l'hiver dernier.

Réelle harmonie politique

Et c'est le meilleur qui arrive. D'abord la performance solo de Solal Mariotte, extraordinaire danseur à la culture hip hop. C'est lui la tempête, emporté dans un tourbillon de coupoles prolongées de pirouettes sur une main, et puis sauts carpés, sous la menace d'une voilure translucide soufflée par un énorme ventilateur – la scénographie plasticienne de Michel François –, une danse dérégulée par la violence de la musique bruitiste signée Jean-Marie Aerts.

Sur ses vêtements, on lit devant : «*Don't be afraid, the isle is full of noise*», dans le dos : «*I cried to dream again*», des messages énigmatiques dont le secret se fait entendre avec l'arrivée de Meskerem Mees, extraordinaire autrice compositrice, qui interprète en live des chansons écrites pour la pièce. Les paroles s'affichent sur le vestiaire des douze jeunes interprètes qui débarquent maintenant en troupe sur le plateau. Ces mots qu'ils et elles exposent en un karaoké vestimentaire, Meskerem Mees les chante de sa voix incroyablement pure de folkeuse, qu'elle partage avec d'autres figures de cette jeune génération, on pense à Pomme, November Ultra.

Son timbre cristallin donne littéralement le «la» de la pièce et trouve son prolongement plastique dans les transparences des costumes, les lumières savantes de Max Adams – il faut regarder ses découpes, ce rond de lumière qui se déplace sur le plateau rendu à l'obscurité, éclairant de façon aléatoire les interprètes selon leurs déplacements. Qu'est-ce que ça raconte ? Que personne ici ne cherche la lumière ; elle leur tombe dessus ou pas. Le plateau n'est plus le lieu de l'exhibition selfie de soi, ni de la performance solitaire. Tout se passe dans une réelle harmonie politique entre sens du collectif et celui de l'individu. Ce qui suppose d'en finir aussi avec l'effet signature de l'artiste toute-puissante Anne Teresa De Keersmaeker. Un dérèglement climatique s'impose, il est générationnel.

Ça râle, ça grogne, ça s'étouffe

Meskerem Mees, 23 ans, signe en porte-parole les chansons-textes d'une libération chorégraphique. Ce n'est plus «d'après *la Tempête*», c'est «après la tempête». Toute la pièce est là dans cet avenir interprété par douze danseurs danseuses entre 20 et 30 ans, de tous horizons, Brésil, Hongrie, Costa-Rica, Belgique, France, Etats-Unis, Serbie...

Comment dérégler sa propre danse ? Comment exploser sa propre gestuelle codée, repérée, au point d'avoir été littéralement plagiée par Beyoncé en 2011 dans son clip *Countdown* ? Le blues version 2023 de Meskerem Mees a le pouvoir de déverrouiller cette écriture savamment contournée. Si la marche estampillée Keersmaeker a ouvert la pièce – une marche de groupe avec arrêt sur image pour fixer la pause fashion en grimaces crispées du visage –, place au grand carnaval sauvage. Les langues frétilent en promesses sexuelles, les corps se lâchent dans des excès au bord du vomissement, et ça râle, ça grogne, ça s'étouffe.

Exit les costumes, on passe torse poil. Le temps des textes des chansons sur les tee-shirts et chemises a passé ; les paroles ont été totalement incorporées. Alors Meskerem Mees, supportée par le danseur-guitariste Carlos Garbin, ouvre la rave party aux accents de dance music. Les BPM accélèrent, la chanteuse s'engage à son tour dans la danse, et augmente le débit d'une parole scandée qui passe au rap. Ses slogans s'inscrivent en lettres capitales : «*REVENGE*», «*BURN*», «*SLAY*»... La tempête ne fait que commencer.